

Revue de presse

Un conte de Noël

collectif In Vitro



les Inrockuptibles

Publié le 4 septembre 2019

Théâtre

JULIE DELIQUET aborde pour la deuxième fois l'univers cinématographique, passant de *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman pour la Comédie-Française à *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin pour le Festival d'Automne. Rencontre avec la jeune metteuse en scène à la veille des répétitions de son spectacle.

ENTRETIEN Fabienne Arvers

“ÉCRIRE CETTE HISTOIRE ENSEMBLE”

Que signifie cette irruption du cinéma dans votre parcours théâtral ?

A chaque création, j'ai voulu questionner la place de l'écriture pour la remettre en question. C'est ça mon terrain de jeu. J'ai d'abord été actrice, après avoir fait des études de cinéma. J'ai commencé la mise en scène par la réalisation et j'ai aimé le théâtre par le jeu d'acteur. J'ai beaucoup utilisé les improvisations en mettant en scène et ai fini par me dire : pourquoi ne pas les montrer ? C'est de cette façon qu'on est arrivés à l'écriture de plateau, mais en passant par les auteurs, contrairement à d'autres collectifs. Ensuite, j'ai voulu questionner cette langue improvisée en allant vers l'adaptation. C'est-à-dire en mélangeant l'expérience de l'improvisation et de coécriture avec celle du retour au texte. Après, en questionnant l'adaptation, j'ai voulu m'intéresser à d'autres supports, et comme Bergman avait lui-même décliné une œuvre, *Fanny et Alexandre*, en en faisant un roman, une série télé et un film, j'ai eu envie de poursuivre cette déclinaison en commençant un dialogue avec le cinéma, mais par le prisme du théâtre.

Y a-t-il pour vous un lien entre le cinéma de Bergman et celui d'Arnaud Desplechin ?

C'est un processus par lequel je tire un fil où le spectacle précédent m'amène à questionner le support, le travail

d'acteur, avec une autre méthodologie. Bergman m'a amenée à Desplechin et *Fanny et Alexandre* à *Un conte de Noël*. J'aime bien les déclinaisons et être dépossédée de mon histoire première. Trouver mon terrain fertile dans une histoire précédente, ça me rassure beaucoup !

Qu'est-ce qui prime dans le fait d'adapter au théâtre une œuvre cinématographique ? Les acteurs, la technique filmique, sa transposition sur un plateau avec les éléments du théâtre ?

D'abord, j'avais envie que ce spectacle soit tiré d'un film avec un réalisateur vivant pour lui poser directement la question : êtes-vous d'accord pour que je porte cette œuvre au théâtre ? Le théâtre a-t-il été une source d'inspiration pour cette œuvre-là ? C'était le cas. J'ai toujours besoin que ce soit un terrain de jeu avec l'idée d'une passation. Il se trouve qu'Arnaud Desplechin pense théâtre quand il monte ses films et il m'a dit : "Je te laisse le Conte, et à toi de laisser le théâtre envahir mon film." Se pose alors la question de la version scénique, parce que le film est plein de petites scènes. Au théâtre, c'est impossible, alors il faut remodeler et restructurer l'ensemble dans le temps, dans le plan-séquence, dans un huis clos, avec la question des personnages périphériques qui sont importants au niveau du récit mais parfois peu développés dans le film. Au

Théâtre Julie Deliquet



cinéma, on ne voit pas les contrechamps, mais au théâtre, on va les voir. Et puis se pose la question des sources d'inspiration, littéraires, psychanalytiques, théâtrales qui ont été celles d'*Un conte de Noël* pour les repenser théâtralement. Arnaud a vraiment écrit le *Conte* comme un jeu ; les personnages misent leur destin.

Qu'en est-il du tricotage que vous faites en y inscrivant des passages de pièces de Shakespeare ?

Le Roi Lear et *Le Songe d'une nuit d'été* sont présents dans *Un conte de Noël*. J'ai fait l'adaptation avec les mots d'Arnaud Desplechin et les références qu'il y a mises.

Je n'ai pas ajouté de matière extérieure. Ce sera le fruit des répétitions et de l'écriture de plateau, c'est toute l'expérience de laboratoire qui va donner la réponse à cette question.

Dans tous vos spectacles, la famille est au cœur de vos créations. Est-ce un hasard ?

C'est une forme de famille. Elle peut être théâtrale, amoureuse ou celle des liens du sang. Je crois que je suis fascinée par le groupe. Avec la famille au sens large, je peux faire un parallèle avec la famille de travail que je cherche. Mais je me moque des histoires de famille, même si elles m'amuse de manière fictionnelle, ce ne sont pas elles qui →

Saint-Ouen
espace
1789

scène conventionnée danse

Anne Teresa de Keersmaeker
 Tamara Al Saadi
 Joanne Leighton
 François Gremaud
 Ousmane Sy / Paradox-Sal
 Mickaël Phelippeau
 Thomas Lebrun
 Fabcaro / Paul Moulin
 Boris Charmatz 
 Julie Berès
 Sébastien Barrier
 Didier Ruiz
 Tiago Rodrigues
 Amala Dianor
 La Ribot 
 Pauline Bayle
 Mathilde Monnier
 Sarah McCoy
 Youssoupha
 Leïla Ka
 (LA) Horde
 Delgres

SAISON 2019 & 20
 ☎ 01 40 11 70 72
 www.espace-1789.com 

Crédits photos : Julie Berès, photo : Laïche (Queen, Blood d'Ousmane Sy)



Théâtre Julie Deliquet

“J’ai voulu questionner cette langue improvisée en allant vers l’adaptation. C’est-à-dire en mélangeant l’expérience de l’improvisation et de coécriture avec celle du retour au texte”

m’animent. Je crois que mettre des gens enfermés ensemble pendant le temps d’un été chez Tchekhov, de quatre jours chez Desplechin ou de deux ans chez Bergman et observer comment ce groupe va s’aimer, se déchirer, se découvrir, se transformer me fascine. Demain, je vais être face à une équipe de vingt personnes. On ne se connaît pas tous et on sait qu’on va écrire cette histoire ensemble. C’est un microcosme d’observations, de certitudes démantelées rapidement et de découvertes. Cette idée de faire ensemble me passionne. Ce qui me plaît aussi et qui est lié à la famille, c’est la transmission, le fait de passer par l’autre pour créer.

Quelle importance revêt pour vous la notion de conte et comment comptez-vous la rendre théâtralement ?

Déjà, je n’ai pas pensé la scénographie comme une représentation naturaliste de Roubaix telle que l’avait faite Arnaud Desplechin, qui s’était inspiré de la maison de ses parents. Ma maison, c’est le théâtre, et il n’y aura que des éléments de théâtre qui, mis ensemble, vont devenir Roubaix. Arnaud termine le film par les mots de Puck dans *Le Songe d’une nuit d’été* : “Ombres que nous sommes, si nous vous avons déçu, pensez ceci : que vous n’avez fait que dormir. Et tout sera réparé.” Cela peut laisser entendre que tout ça n’était que du théâtre, et c’est un fil que je vais tirer.

Quand vous adaptez un film au théâtre, vous n’avez pas recours à l’image. Pourquoi ?

Déjà, je ne le ferais pas aussi bien qu’Arnaud l’a fait et ce n’est pas mon terrain d’expérience à cet endroit-là. Je me demande ce que le théâtre peut apporter au *Conte*. Les décors viennent de mes autres spectacles, c’est presque une version pauvre de ce que peut être l’art théâtral, un artisanat. Suivre des acteurs sur un temps long, les voir vivre avec une régie réglée quasiment au plateau, c’est comme un hommage à l’artifice pauvre. Avec la vidéo, les procédés techniques deviennent lourds et l’acteur n’est pas roi, loin de là. ●

Un conte de Noël, mise en scène Julie Deliquet, d’après *Un conte de Noël* d’Arnaud Desplechin, le **6 décembre à l’Espace Marcel-Carné** à Saint-Michel-sur-Orge, tél. 01.69.04.98.33, espacemarcelcarne.fr ; le **13 décembre à la Scène Watteau** à Nogent-sur-Marne, tél. 01.48.72.94.94, scenewatteau.fr ; les **19 et 20 décembre à La Ferme du Buisson** avec Le Théâtre de Chelles à Noisiel, tél. 01.64.62.77.77, lafermedubuisson.com ; du **10 janvier au 2 février à l’Odéon-Théâtre de l’Europe/Ateliers Berthier**, Paris XVII^e, tél. 01.44.85.40.40, theatre-odeon.eu

Festival d’Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

Julie Deliquet adapte “Un conte de Noël” de Desplechin, et le théâtre y est omniprésent

Dans ce spectacle aux allures de psychanalyse shakespearienne, la metteuse en scène et son formidable collectif invitent à pénétrer avec un naturel sorcier dans les enfers et les paradis familiaux.

Publié le 9 janvier 2020

La metteuse en scène Julie Deliquet aime s'attaquer aux textes non théâtraux, ou faire dégorger aux classiques le poids – inusité – d'images fiévreuses, de récits hors scène, hors texte. Elle pratique avec gourmandise le hors-piste. Avec son collectif In Vitro, fondé en 2009, elle sculpte avant tout la chair des mots. Rompus à l'impro et à la magie de dire, ses acteurs font brûler la parole et rayonner de mille violences phrases ou silences. Après la magnifique adaptation du film *Fanny et Alexandre*, d'Ingmar Bergman, pour la Comédie Française, voilà qu'elle s'attaque au *Conte de Noël* réalisé en 2008 par Arnaud Desplechin. Encore une méchante histoire de Noël, encore une cruelle affaire de famille, encore un film. Mais de ceux où le théâtre est omniprésent : de Strindberg, pour le défunt Suédois, à Shakespeare – évocations conjuguées du *Roi Lear* et de *Hamlet*, en passant par *Le Songe d'une nuit d'été* –, pour le métaphysique cinéaste né à Roubaix.

La famille, un lieu fondateur C'est dans sa ville que surgit ce féroce, tourmenté et étrangement tendre rendez-vous noëlique où se retrouvent petits-enfants, enfants et parents, à l'ombre mortifère d'un frère mort trop tôt, Joseph, d'une terrible maladie. Celle-là même dont souffre aujourd'hui Junon, la mère (Marie-Christine Orry, formidable de rosserie et de fragilité), et qui nécessite une greffe de moelle osseuse pour survivre. Joseph n'avait pu en bénéficier : Henri, le jeune frère conçu au plus vite par Junon (avec Abel) pour le sauver s'étant révélé médicalement incompatible. D'où la haine de Junon pour Henri (futur directeur de théâtre à la gestion désastreuse), à laquelle s'ajoute celle de sa sœur aînée, Élisabeth, dramaturge. Car celle-ci, en échange de son aide financière, a décidé sans peine l'hostile parentèle à « *bannir* » à jamais Henri.

Le dîner du réveillon dans *Un conte de Noël*.

Mais il revient, ce soir de Noël, et se révèle le seul à pouvoir sauver sa mère. Haines et passions familiales, rejets, abandons, coups de colère et coups de cœur. Comment un scénario dont les deux héros se nomment Abel et Junon ne convoquerait-il pas, au milieu d'un panthéon mythologico-biblique, toutes les légendes ? Scène de « théâtre dans le théâtre » à l'appui, avec cette représentation familiale, gore et baroque à la fois, donnée au cœur du réveillon. Le scénario d'Arnaud Desplechin regorge de couleurs, de sons, de lumières, de sensations et d'émotions plus vibrantes que dans une cérébrale partition de théâtre. Ici les comédiens peuvent incarner voluptueusement, librement l'instant,

explorer la pâte humaine dans ses nondits, sur-dits, anti-dits. Les cinéastes savent qu'un regard, un geste exprime plus que mille mots.

C'est ce que joue avec vivacité, énergie et audace toute la bande entraînée par Julie Deliquet. Sur un espace bifrontal, au milieu même d'un public qui doit traverser le décor pour aller s'asseoir, les acteurs sont vus sous tous les angles. Dos, face, profil. Pas moyen de tricher. De n'être pas dans le coup. Dans l'oralité passionnée de ce chœur familial qui hurle ses goûts et ses dégoûts, ses désirs et ses renoncements, ses remords et ses regrets. La famille est le lieu fondateur de tous les théâtres. De toutes les morts comme de toutes les naissances, vies et survies. Dans ce spectacle-exorcisme aux allures de psychanalyse shakespearienne, Julie Deliquet et son formidable collectif (où l'on est content de retrouver le grand acteur vitézien Jean-Marie Winling) invitent à pénétrer avec un naturel sorcier dans les enfers et les paradis familiaux. De toute éternité.

Fabienne Pascaud

Un Conte de Noël, la nouvelle grande épopée familiale de Julie Deliquet

Après deux créations avec la troupe de la Comédie-Française (Vania et Fanny et Alexandre), Julie Deliquet retrouve son collectif In Vitro pour une vibrante adaptation du scénario d'Arnaud Desplechin. Une nouvelle histoire de famille remuante.

Publié le 10 janvier 2020

En voix off, un enfant raconte succinctement la vie de la famille Vuillard. C'est le fantôme de Joseph, l'enfant mort très jeune d'une maladie incurable, celle dont souffre désormais sa mère, Junon, une myélodysplasie, maladie dégénérative qui attaque la moelle osseuse. A la veille de Noël, elle reçoit dans sa maison bourgeoise à Roubaix avec son mari Abel, plus âgé qu'elle, sa famille.

Julie Deliquet fait le choix du dispositif bi-frontal pour cette pièce chorale, pour entrer au cœur de l'intimité de cette famille déchirée par les secrets enfouis et les cicatrices non refermées. Junon a besoin d'un donneur pour sa greffe, chaque membre de la famille a passé les tests. Son petit-fils Paul (Thomas Rotais) et son fils Henri (Stephen Butel) sont les seuls donneurs possibles. Paul souffre d'une maladie psychique, et Henri a été banni par la famille à la suite d'une escroquerie qui l'a conduit en prison.

Pour incarner les personnages de Junon et Abel, il fallait un sacré couple de théâtre pour faire oublier celui composé à l'écran par Catherine Deneuve et Jean-Paul Roussillon. Julie Deliquet a tapé juste en réunissant pour la première fois de leur carrière Marie-Christine Orry et Jean-Marie Winling. Elle a été son élève, elle est aujourd'hui sa femme à la scène. Quel couple incroyable ! Il se fond dans le collectif In Vitro, les acteurs fidèles que sont **Julie André, Éric Charon, Olivier Faliez, Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy et David Seigneur.** Julie Deliquet a élargi le cercle en faisant appel à **Hélène Vivès, Solène Cizeron, Stephen Butel** (qui poursuit en parallèle la tournée d'Un ennemi du peuple avec sa bande, celle de Jean-François Sivadier) et **Thomas Rortais** (découvert dans les mises en scène de Michel Raskine et Laurent Brethome). Une troupe d'excellence au service d'une pièce bouleversante.

Les dialogues d'Arnaud Desplechin ont été totalement recomposés par Julie Deliquet pour faire dialoguer les personnages de cette pièce chorale qui se transforme en drame shakespearien. Le bannissement d'Henri fait penser à celui d'Hamlet. Autour de la table familiale se dénouent les trahisons et les rancœurs. Au milieu de la haine et des larmes, respire la mélancolie de Junon. Le tout est orchestré par l'énergie de Julie Deliquet qui sait admirablement chorégraphier sur un plateau tous les tourments de la vie. **C'est une nouvelle fois un huppercut théâtral.**

Stéphane Capron



MEDIAPART

Julie Deliquet met tout le monde à table

Adaptant pour la scène le scénario du film de Desplechin « Un conte de Noël », et mariant six acteurs du collectif In vitro dont elle est la metteuse en scène attitrée avec six autres acteurs, Julie Deliquet retrouve l'élément qui ponctue tous ses spectacles : la table. Haut-lieu du convivial et du conflictuel. Magistral. .

Publié le 13 janvier 2020

Une table. Repas de famille, de noce, de Noël, de retrouvailles. Repas où l'on met tout sur la table et pas seulement des mets à déguster. Les êtres aussi dégustent. Et se mettent à table. Il y a toujours une table où tout le monde prend place quelque part - souvent au centre - des spectacles de Julie Deliquet.

Un collectif d'acteurs

Il y a dix ans, c'était le cas lors de la découverte du collectif In Vitro avec *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce (2009). Suivirent *La Noce* (2011) d'après Brecht au Théâtre de Vanves (merci José Alfaroba), puis une « création collective dirigée par Julie Deliquet », *Nous sommes seuls maintenant* (2013), toujours à Vanves. Ces trois spectacles formant une formidable trilogie intitulée « Des années 70 à nos jours ». Trilogie qui allait connaître un tour de piste supplémentaire en forme d'épilogue avec *Catherine et Christian* (fin de partie)

Les deux années suivantes allaient constituer une charnière pour Deliquet autour de Tchekhov. D'une part, *Vania* (2016) où elle travaille pour la première fois avec les acteurs de la Comédie Française (lire ici) sans le collectif, qu'elle retrouve pour *Mélancolie(s)* (2017) autour de deux autres pièces de l'inépuisable auteur russe (lire ici). La saison dernière, elle signait à nouveau avec la troupe du Français *Fanny et Alexandre* d'après le film de Bergman.

Enfin, il y a quelques semaines, Julie Deliquet créait à la Comédie de Saint-Etienne *Un conte de Noël* d'après le film d'Arnaud Deplechin recentrant le scénario dans un lieu unique, le salon des Vuillard où, sur le côté, trône la table familiale, celle du repas et celle aussi où se déroule le spectacle que la famille a l'habitude de bricoler pour ce soir de Noël, double miroir, voire triple (Shakespeare fournissant, entre autres choses, les couronnes royales).

A table !

Pour la première fois, Julie Deliquet réunit six membres historiques du collectif In Vitro, là depuis la trilogie : Julie André, Eric Charon, Olivier Faliez, Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy et David Seigneur. Et six acteurs indépendants recrutés pour le spectacle : Stephen Butel, Solène Cizeron, Marie-Christine Orry, Thomas Rortais, Hélène Viviès et Jean-Marie Winling. Pari risqué, pari hautement tenu. Tout au long de la soirée, il sera question d'une greffe, de l'introduction d'un morceau de corps étranger dans celui de la mère, Junon Vuillard. A la fin du spectacle, on ne sait pas ce qu'il en adviendra mais ce qui est sûr c'est que la greffe de corps étrangers sur le corps du collectif In vitro a pris et bien pris.

« In Vitro, c'est avant tout le désir de faire du théâtre en groupe. S'approprier le langage commun de la répétition et son terrain de recherche, le prolonger pour ramener le spectacle au plus près de nous. L'improvisation et la proposition individuelle s'inscrivent comme moteur de la répétition et de la représentation. L'acteur est responsable et identitaire de notre démarche à travers ses choix sur le plateau. Nous bousculons nos textes non seulement grâce à l'improvisation mais aussi grâce à l'entrée du réel. Ce travail d'investigation du réel a pour but de retranscrire au plateau cette captation du vivant, de maladresse du direct afin de s'approprier l'espace théâtral et de réduire au maximum la frontière avec le spectateur. (...) Nous ne fixons pas un corps théâtral sur un tuteur, nous le laissons monter dans une certaine anarchie naturelle qui tient grâce à son équilibre : le collectif », écrivait Julie Deliquet en novembre 2013 dans le programme de salle de Nous sommes seuls maintenant au Théâtre de Vanves. Ces lignes n'ont pas vieilli d'un iota. Mieux : Deliquet a su les distiller dans le corps collectif des acteurs du Français et c'est aussi formidablement le cas avec la distribution composite d'*Un conte de Noël* où l'on reconnaît, ici et là, des accessoires des anciens spectacles, comme si le dernier né n'était non la synthèse mais l'aboutissement voire l'apothéose.

Au bonheur des acteurs

Quel bonheur de voir de solides routiers des planches comme Marie-Christine Orry et Jean-Marie Winling (dans les rôles de Junon et Abel Vuillard) entrer avec délectation dans cette méthode de travail. Tout se passe dans leur salon-salle à manger devenu une sorte d'arène (ce que renforce la disposition bi-frontale du public), un étouffant huis-clos - même ceux qui le quittent y reviennent comme attirés par un aimant. Et ceux qui ne sont plus là, à commencer par l'enfant mort à six ans de la maladie dont est atteinte aujourd'hui sa mère, hantent la scène. C'est par la voix et le visage de cet enfant que tout commence.

Deliquet retrouve dans le scénario de Desplechin ces frottements entre générations et ces déchirements familiaux qu'elle excelle à décortiquer ; ici, en particulier, l'opposition entre le frère aîné Henri (Stephen Butel) et sa sœur Elizabeth (Julie André), lui directeur de théâtre acculé de dettes plus ou moins frauduleuses et elle, auteur dramatique, les ayant épongées contre le bannissement de son frère. Ou encore ce qui se cache derrière le couple Ivan Vuillard, le plus jeune des fils (Eric Charon), et son épouse Sylvia (Hélène Viviès) et le rôle que jouera Spatafora (David Seigneur), l'ami d'enfance des fils Vuillard. Ou encore la chaîne qui relie l'enfant mort, Paul (Thomas Rortais) - le fils d'Elizabeth et de Claude (Olivier Faliez), un mathématicien ayant obtenu la médaille Fields -, Henri et Junon. Pour ne citer que quelques lignes de force de ce spectacle qui les multiplie et les fait se croiser.

Comme elle l'avait fait pour *Fanny et Alexandre*, Julie Deliquet exaspère la dimension théâtrale du scénario de Desplechin. Le hasard du calendrier veut que ce dernier présentera la semaine prochaine, avec les comédiens de la Comédie Française, sa vision d'une grande pièce de Tony Kushner, *Angels in America*. Souhaitons-lui de faire preuve d'autant de finesse et de maîtrise que Julie Deliquet dans la direction disons participative pour ce qui la concerne, de ses acteurs. C'est là le nerf de son théâtre - où chaque acteur sort grandi.

Jean-Pierre Thibaudat

Le Monde

« Un conte de Noël » au théâtre : retrouvailles électriques dans une famille de déglingués

Julie Deliquet présente aux Ateliers Berthier, à Paris, une adaptation réussie du film d'Arnaud Desplechin.

Publié le 15 janvier 2020



« Un conte de Noël », d'Arnaud Desplechin, adapté et mis en scène par Julie Deliquet.
SIMON GOSSELIN

Après Ingmar Bergman, Arnaud Desplechin : Julie Deliquet, qui a présenté une adaptation de *Fanny et Alexandre*, à la Comédie-Française, en 2019, met en scène *Un conte de Noël*, aux Ateliers Berthier de l'Odéon à Paris. Et c'est une nouvelle réussite : la jeune femme sait jeter des ponts entre le cinéma et le théâtre, en adaptant des scénarios. Avec celui d'Arnaud Desplechin, elle est servie par un sujet inépuisable, la famille, et par un contexte qui trouve des échos en chacun, les fêtes de Noël. Ajoutez à cela un cadre social, la bourgeoisie, une toile de fond, la ville de Roubaix, et un catalyseur, la maladie : vous avez tous les ingrédients pour une comédie, ou un drame, selon l'angle de vue. Chez Arnaud Desplechin, les deux vont allègrement main dans la main.

Tout commence donc un 24 décembre où Junon (quel prénom !) et Abel attendent leurs enfants pour un Noël qui s'annonce dès le début pas comme les autres : Junon a un cancer, qui pourrait être enrayé par une greffe de la moelle épinière. Encore faut-il trouver un donneur compatible. Il y en a deux dans la famille : Paul, le petit-fils de 17 ans, atteint de problèmes psychotiques, et Henri, le fti prodige, le flambeur alcoolique qui n'était pas revenu à Roubaix depuis six ans. Il n'aime pas sa mère qui ne l'aime pas, et il est détesté de sa sœur Elizabeth, la mère de Paul. On pourrait ainsi développer les interactions entre les personnages du film sorti en 2008, mais cela risquerait de lasser le lecteur, et serait inopérant. Ce qui compte, c'est que l'on est au théâtre, et qu'il y a là, devant soi, des êtres de chair qui donnent corps à ces personnages

On les voit particulièrement bien : Julie Deliquet a opté pour un dispositif bifrontal, soit des gradins qui se font face, de chaque côté de l'aire de jeu. L'absence de mur du fond modifie le regard : tout semble plus vaste, les comédiens peuvent aller et venir sans contrainte sur le plateau horizontal. On les suit entre les meubles hétéroclites, la grande table près du buffet 1950, le sapin et le piano. Ils sont chez eux, et nous aussi qui les observons. Voyez le père (l'excellent Jean-Marie Winling) : volontiers assis dans son fauteuil, attentif et placide. C'est un teinturier porté sur la philosophie, dans une famille où on compte un mathématicien de haut vol, le mari d'Elizabeth qui, elle, est une dramaturge à succès.

Junon, pour sa part, est femme au foyer, soit la version moderne, ou fantasmée par Arnaud Desplechin, de la gardienne mythologique du mariage. Marie-Christine Orry, qui la joue, est une comédienne à part, avec une voix un peu nasillarde et une allure qui rappelle Jacqueline Maillan : elle a un abattage naturel, une présence, et elle sait si bien imposer « sa » Junon avec des riens qu'elle fait oublier, pour ceux qui l'ont vue, Catherine Deneuve dans le film. Stephen Butel, lui, impose Henri en surjouant. Il en fait trop dans une famille qui n'en a pas besoin : tous ou presque sont déglingués, et leurs retrouvailles les mettent dans un état de surchauffe.

Une remarquable performance d'actrice

Chacun a sa partition dans cette scène du repas familial par excellence : les parents, les enfants, les conjoints, les petits-enfants, le neveu de Junon. Et puis, il y a deux invités surprise : un voisin, ami d'enfance, et Faunia, avec qui Henri est arrivé. « Une bombe », comme on l'entend dire. Une jeune femme qui ne parle quasiment jamais, et rit tout le temps. Un enfer à jouer, qu'Agnès Ramy transforme en une remarquable performance d'actrice. Le moindre de ses rires a un sens, qui ajoute encore aux rires dans la salle. Car on rit beaucoup, au cours de la soirée. Le scénario d'Arnaud Desplechin n'est pas tissé dans la dentelle, mais il a une vertu : son outrance, en premier lieu dans les méchancetés que s'envoient les uns et les autres, le rend très drôle.

S'il n'est pas ému, le spectateur s'y retrouve, parce qu'il y a dans le débordement du texte quelque chose qui ressemble à la vie, et que Julie Deliquet sait mettre en scène. Son talent éclate particulièrement quand la famille joue une pièce. Nous ne dirons pas de quelle pièce il s'agit ni comment elle est jouée. Il faut le découvrir aux Ateliers Berthier. Et ne pas oublier, en voyant le spectacle, que c'est un conte.

Brigitte Salino

« Un conte de Noël », Toute une famille en boule

Fantômes, rivalités, joies et révélations dévastent la table du réveillon dans la mise en scène foisonnante par Julie Deliquet du film d'Arnaud Desplechin.

Publié le Le 17 janvier 2020

Un sol en toile de coco, plusieurs lits anciens à armature en métal où des générations d'enfants se font oublier en écoutant les conversations des adultes, une floraison de chaises disparates, un secrétaire en acajou où s'entassent photos et mappemondes lumineuses, un puzzle en cours qu'aucun personnage ne terminera mais que chacun continuera sans doute durant la représentation suivante, une radio-meuble comme il s'en concevait dans les années 50, une collection de disques vinyles. Et, bien sûr, une grande table longue, élément central des mises en scène de Julie Deliquet, symbole de la réunion, qui permet à la fois le banquet et les retrouvailles.

Pas de doute, on est bien dans le grand salon-salle à manger de la maison des parents, où s'empilent des vestiges, comme des biens plus immatériaux tels les rancœurs, le fantôme d'un enfant mort, des bonheurs furtifs, des paysages mentaux, des odeurs, et où, chaque année, les mêmes personnes, à la période de Noël, sont assignées aux mêmes fonctions, comme si le temps n'avait aucune prise sur les conflits ancestraux et la place qu'on y tient.

Gagner cinq ans de vie

Après *Fanny et Alexandre*, le film d'Ingmar Bergman que Julie Deliquet adaptait magistralement avec la troupe de la Comédie-Française l'année dernière, la metteuse en scène se centre avec le collectif *In Vitro* qu'elle a cofondé, sur *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin, qui lui aussi observe à la loupe une famille pendant les fêtes. Elle est face à un problème de taille inédit : Junon, la mère (MarieChristine Orry), a besoin d'une greffe de moelle osseuse de la part d'un donneur compatible parmi sa descendance pour gagner cinq ans de vie ou en perdre deux et demi. Le calcul est compliqué, chacun s'y perd mais saisit parfaitement, grâce à la démonstration implacable de Claude Dédalus (merveilleux Olivier Faliez), qu'on ne peut pas être à 95 % vivant ou mort, on est soit l'un soit l'autre. On retrouve donc Henri (Stephen Butel), le cadet persifleur, odieux, metteur en scène prodigue aux fiancées multiples, et qui semble, plus encore que dans le film, faire la paire avec sa mère. Il y a Faunia (Agnès Ramy), la fiancée, pantalon moulant et bottes hautes, elle est «la pièce rapportée» à l'insolence joyeuse et vulgaire qui fait tache, car sa judéité lui interdit de fêter la naissance du petit Jésus et donc d'offrir des cadeaux. Mais on retrouve aussi Sylvia (Hélène Viviers) dont tous les frères de la famille ont été amoureux et qui l'ignorait jusque-là - et l'actrice se livre à une imitation de Johnny inattendue et salvatrice. Ainsi que la sœur raisonnable et perdue (Julie André) qui a «banni» Henri, prétend-il, ou ne peut plus le supporter, et qui, malgré la tristesse dont elle se plaint, est rieuse et solaire.

Comme toujours avec Julie Deliquet, il s'agit là de recréer le foisonnement de la vie et des interactions sensibles et heurtées, constamment contradictoires. Le dispositif bifrontal – les spectateurs sont de chaque côté du plateau – place le public au plus près du salon, ce qui donne le sentiment de scruter un panier de crabes. C'est à la fois formidable et d'une exigence extrême pour les acteurs, qui sont vus de partout et ne peuvent s'autoriser la moindre distraction, répit dans leurs gestes, respirations, légère distorsion du rythme ou de la tonalité.

Dégringoler de l'Olympe

La trame du film de Desplechin est respectée et nombre de dialogues sont repris. Tout se passe comme si la metteuse en scène avait choisi de faire dégringoler de l'Olympe les personnages familiaux (interprétés dans le film par Catherine Deneuve, Mathieu Amalric ou Chiara Mastroianni). Dans un contexte plus trivial où plus personne n'est idéalisé et où l'histoire même ne peut plus s'apparenter à une légende, les acteurs sont sur une brèche. On peut choisir de s'identifier. Mais on peut aussi, à certains moments, être pris par un sentiment de voyeurisme et se demander si l'on a vraiment envie d'assister aux disputes d'une famille qui n'est pas la sienne, quand rien ne nous y oblige.

Anne Diatkine



LE 20/01/2020

Théâtre : "Una Costilla sobre la mesa : Padre", "Un conte de Noël", "Détails"

▶ ÉCOUTER (55 MIN)



Le Monde

Julie Deliquet réinvente sur scène « Un conte de Noël »

Pour son adaptation au théâtre du film choral d'Arnaud Desplechin, où un repas de famille vire au conflit, la metteuse en scène a dû remanier le scénario et condenser le nombre de personnages.

Publié le 25 janvier 2020



Les comédiens du collectif In Vitro, à l'origine du projet avec Julie Deliquet, sur la scène du théâtre de l'Odéon. Simon Gosselin

Tous les deux ans, Julie Deliquet doit faire un choix important : déterminer le prochain texte qu'elle montera au théâtre avec son collectif, In Vitro. « *Je suis fascinée par ces metteurs en scène qui ont toujours trois ou quatre projets d'avance, dit-elle dans un sourire. Personnellement, je n'en ai jamais et repousse souvent le moment de trancher ce que sera la suite.* » En février 2019, après avoir créé *Fanny et Alexandre* d'après Ingmar Bergman à la Comédie-Française, l'idée lui vient de se frotter à *Un conte de Noël*, le film choral d'Arnaud Desplechin, sorti en 2008.

« De l'un à l'autre, je percevais une continuité, des correspondances : il s'agit de deux textes de cinéastes, deux contes, deux familles d'artistes, un même ton tragicomique. » A peine l'intuition surgie, Julie Deliquet s'enquiert de l'avis du cinéaste. « Rien ne me ferait plus plaisir que d'imaginer que le théâtre puisse envahir l'un de mes films », lui répond Desplechin.

Mais quelle tâche que d'adapter cette œuvre de deux heures et demie qui suit la réunion roubaisienne de la famille Vuillard pour les festivités de Noël alors que Junon, la matriarche, annonce être atteinte d'un lymphome ! Epaulée par la dramaturge Agathe Peyrard et la Revue de presse - Un conte de Noël comédienne Julie André (qui joue sur scène le rôle de la fille, Elizabeth), la metteuse en scène a déconstruit le scénario initial, « comme un squelette à éparpiller avant de le remonter façon puzzle ».

Les 162 Séquences filmiques deviennent quelque 200 fragments. « De courtes moutures qui conservaient la langue d'Arnaud mais que nous avons dû remettre dans un nouvel ordre, favorable à l'oralité théâtrale. Ainsi, nous avons radicalisé la forme pour être davantage dans l'art du direct, l'immédiateté », explique Julie Deliquet, installée dans le restaurant d'un hôtel parisien, devant une cheminée et à côté d'un grand sapin. « Contrairement au film, rempli d'apartés, tous les personnages entendent ce qui se dit sur le plateau. Certains n'en sortent que lorsqu'il s'agit de secrets dont ils sont écartés, par souci dramatique. »

En plus de cette reconstruction du texte, certains personnages ont été supprimés ou fusionnés pour convenir à une distribution de 12 Comédiens, la scène d'un spectacle naïf d'enfants a été remplacée par un spectacle d'adolescents interprétant du Shakespeare, et le décor a été imaginé pour s'émanciper du film. « J'ai privilégié une scène bifrontale, à l'inverse du prisme unique de la caméra. Une scénographie qui permet de se détacher du naturalisme, avec, au milieu des gradins qui se font face, la scène qui peut évoquer un ring. » Adeptes de décors bricolés et chinés, Julie Deliquet a récupéré des éléments épars qui peuplaient ses précédentes mises en scène - pans, tables, chaises, lits, vaisselier... - « Comme pour nous créer notre propre maison de famille avec des accessoires qui avaient du vécu ».

Jusqu'à la création, à la Comédie de Saint-Etienne en octobre, Arnaud Desplechin a répondu à ses questions, pour un détail sur un dialogue, un personnage... « Il ne revoit jamais ses films mais se souvenait de tout, constate-t-elle. Je voulais que ce projet soit l'occasion d'échanger avec un cinéaste vivant et Arnaud a joué le jeu. Il m'a éclairée, m'a parfois écrit pour partager une pensée, un souvenir, tout en me laissant une liberté totale. »

¶ Un conte de Noël, d'Arnaud Desplechin, adapté et mis en scène par Julie Deliquet. Aux Ateliers Berthier, Odéon-théâtre de l'Europe jusqu'au 2 février, à Lyon du 5 au 9 février, à Lorient du 3 au 6 mars, à La Rochelle du 9 au 11 mars, à Villejuif du 31 mars au 3 avril.

Valentin Pérez

Un Conte de Noël : où il y a des gènes, il y a du plaisir

En adaptant aux Ateliers Berthier le film d'Arnaud Desplechin, Julie Deliquet met une famille face aux racines de son malaise. Et tout en questionnant l'hérédité, elle sonde l'identité. Magistral!

Publié le 25 janvier 2020

Se remet-on jamais vraiment de la mort de son enfant? Joseph avait 6 ans. Affichée en grand format dans le salon familial au décor suranné, sa photo a beau disparaître après qu'une voix off a raconté son calvaire, son ombre hante la pièce et les personnages. Ce fils perdu va s'imposer dans la famille Vuillard, rassemblée pour Noël, ce moment de l'année où l'on célèbre la naissance d'un fils: Jésus.

« *Nous savons ce que nous sommes, mais nous ne saurons jamais ce que nous pourrions être* », lance l'un des membres. En apparence, ils ont l'air quelconques.

Mais enfants et petits-enfants débarquent: les premières failles s'ouvrent. Avant de devenir béantes. Paul (Thomas Rortais), le petit-fils, sort de l'hôpital psychiatrique et traîne sa dépression en pyjama. Sa mère, Elizabeth (Julie André), est metteuse en scène. Tout lui réussit, pourtant elle se sent triste. Ivan (Éric Charon), son frère, déborde de joie jusqu'à ce que son neveu Paul le ramène à sa folie adolescente. Quant à Henri (Stephen Butel), le fils maudit qui n'est pas venu depuis six ans, il a été mis au monde pour sauver son frère Joseph. Incompatible, il porte toujours ce fardeau. Tous sont un peu shakespeariens, lui particulièrement.

Un sens à leur vie

Leurs retrouvailles sont liées à la mère. Junon (Marie-Christine Orry) souffre d'un cancer dégénératif. Elle a besoin d'une greffe de moelle osseuse. Compatibles, Paul et Henri pourraient enfin faire quelque chose de leur vie. Problème: Henri et Junon ne s'aiment pas et se le disent ouvertement. Mais c'est lui qu'elle choisit, profitant de cette occasion pour reprendre ce qui lui appartient.

Après avoir mis en scène en 2019 à la Comédie-Française *Fanny et Alexandre*, Julie Deliquet continue d'explorer la famille. Cette fois, en adaptant le film d'Arnaud Desplechin *Un conte de Noël*, elle se penche sur la question de l'hérédité, montrant comment l'enfant disparu a façonné chacun d'eux, comment il les lie dans leurs affections, comme dans leurs différences et leurs haines. En dépit de la gravité du sujet, elle réussit à provoquer des rires. Pas de ceux qui s'étirent, plutôt des rires secs. Évoluant dans un espace bifrontal, les comédiens surgissent là où on ne les attend pas, amplifiant les points de vue. Y compris ceux des personnages secondaires que la metteuse en scène préfère nommer «périphériques» et qui contribuent à faire de cette pièce une œuvre chorale.

Dépourvus des gènes Vuillard, ils ne sont pas plus épargnés. Du médaillé Fields à la bimbo en passant par l'ami d'enfance garant d'un héritage sociologique, ils soulèvent eux aussi le tapis sous lequel ils avaient enfoui tant de non-dits.

Telle Sylvia (Hélène Viviès) s'exclamant à propos de son mari : «*J'ai inventé Ivan en vivant avec Ivan.*» Chacun se nourrit des autres pour se guérir et se découvrir. Seul le père, teinturier féru de philosophie, Abel (Jean-Marie Winling), si dense, vit à l'intérieur de ses blessures: «*Sans cesse je suis défait, et je renais.*» En quatre jours, la fratrie dort peu, crie beaucoup et fait la paix en jouant une pièce de théâtre. Un répit de courte durée, car la vie est théâtre et reprend ses droits sitôt le rideau tombé. Du grand art.

Florence Vierron

Les Echos

Noël en septembre au TGP de Saint-Denis

THEÂTRE – Forte de son travail de plateau avec douze excellents comédiens, Julie Deliquet, nouvelle directrice du Théâtre Gérard Philipe, a transformé « Un conte de Noël », le film d'Arnaud Desplechin, en grande pièce de théâtre. Cette affaire de famille tragicomique d'aujourd'hui convoque Shakespeare et surtout Tchekhov pour inonder la scène de joie et de peine.

Publié le 14 septembre 2020



la scène du TGP se transforme en un foyer bruisant de vie et de mélancolie. (© Simon Gosselin)

Dès les premières répliques de ce « Conte de Noël » adapté du film d'Arnaud Desplechin, le spectateur est aspiré par un tourbillon de joies et de peines, celles de cette famille folle qui joue sa survie en quatre jours chrono. Comme dans ses récents spectacles (« Vania », « Fanny et Alexandre »), Julie Deliquet nappe son plateau d'une brume invisible, celle de l'émotion. Le salon meublé de bric et de broc, le sapin qui clignote, les lampes qui s'allument et s'éteignent, la neige qui tombe derrière les fenêtres le soir de Noël, les chansons qui distillent la nostalgie (Cat Stevens, The Smiths, Johnny) : la scène du TGP (après celle de l'Odéon en janvier dernier) se transforme en un foyer bruisant de vie et de mélancolie. Réparti sur des gradins face à face, le public s'y sent comme chez lui.

Par la grâce de la metteuse en scène (récemment nommée à la tête du théâtre Gérard Philipe de saint-Denis) et de son travail de plateau avec les douze comédiens du Collectif In Vitro, le film culte de 2007 devient pur objet de théâtre. Exit les scènes en extérieur ou les apartés intimes dans les chambres de la maison : l'action est concentrée dans ce seul « living-room ». Les conflits, épiques, se jouent au vu de tous et se résolvent collectivement par la magie du conte.

Idée lumineuse

Le drame de la famille Vuillard est la mort de l'enfant Joseph à six ans, malade d'un lymphome, dans les années 1960. L'histoire se répète lorsque Junon, la mère, découvre qu'elle est atteinte du même mal et que seul son fils cadet Henri ou son petit-fils de dix-sept ans, Paul, peuvent lui prodiguer une greffe de moelle osseuse salvatrice (ou pas). Mais le fantasque Henri a été banni de la famille par sa soeur Elisabeth qui le déteste et Paul est un adolescent très perturbé. Vu l'urgence de la situation, toute la famille se retrouve néanmoins chez les parents pour les fêtes (frères, soeur, neveu, compagnes, compagnons et enfants). Advienne que pourra...

L'adaptation de Julie Deliquet s'avère incroyablement fidèle à l'oeuvre de Desplechin, tout en s'autorisant des libertés de bon aloi. Remplacer, par exemple, la petite pièce de Noël enfantine par une représentation baroque de la dernière scène sanglante de « Titus Andronicus » (en costumes) est une idée lumineuse. Les Vuillard ayant l'âme élisabéthaine, Shakespeare se devait d'être de la partie... Mais c'est à Tchekhov que l'on pense le plus souvent, grâce au jeu des acteurs toujours sur le qui-vive, pétris d'humanité (Marie-Christine Orry, Jean-Marie Winling, Julie André, Stephen Butel, Thomas Rortais...). La nostalgie du temps qui passe, les espoirs déçus, l'âme disséquée au scalpel : tout y est. Le « Conte de Noël » version scénique a de quoi tenir : le grand film est devenu une grande pièce de théâtre contemporaine.

UN CONTE DE NOËL

Théâtre

de Julie Deliquet

d'après Arnaud Desplechin

Saint-Denis (93)

Théâtre Gérard Philipe

01 48 13 70 00

jusqu'au 27 septembre

Philippe Chevilly

ALLEGRO THÉÂTRE

Un conte de noel

Publié le 14 septembre 2020

Arnaud Desplechin et Julie Deliquet, qui a adapté pour la scène le scénario du film Un conte de Noel, partagent la même fascination mêlée de répulsion pour les relations familiales et les eaux souvent saumâtres dans lesquelles elles baignent. Noel s'annonçant Abel et Junon reçoivent leur progéniture. Ce qui est d'autant plus délicat que la mère, dont la santé décline doit recevoir la moelle de l'un de ses descendants, et qu'Elisabeth, leur fille a mis Henri, l'un de ses deux frères au ban de la tribu. Eloigné des «siens» depuis 6 ans l'indésirable revient accompagné d'une superbe jeune femme. Il apparaît d'emblée qu'il ne s'encombre pas de civilités. Et que la haine que lui voue sa soeur, qui le considère comme un bon à rien, est intacte. Dans la constellation de souvenirs qui sont ravivés certains vont réveiller de vieilles meurtrissures. La disposition bi-frontale du public lui donne le sentiment d'être un témoin privilégié de ces pugilats et élans de tendresse. Remarquablement choisis et dirigés Marie-Christine Orry, Jean-Marie Winling, Stephen Butel, Hélène Vivies, Jean-Christophe Laurier et leurs partenaires méritent amplement d'être longuement applaudis. Jusqu'au 2è septembre Théâtre Gérard-Philipe 93 Saint-Denis tél 01 48 13 70 00

Joshka Schidlow

R42, culture gourmande !

Un compte de Noël

Publié le 15/09/20

A Roubaix, Abel (Jean-Marie Winling) et Junon (Marie-Christine Orry) vivent depuis leur mariage dans une jolie maison. Il est teinturier, elle élève les quatre enfants qui sont nés. L'ainé, Joseph, est mort à l'âge de six ans de maladie sans pouvoir être sauvé par un don d'organe. Depuis, son fantôme hante la maison et particulièrement Henri (Stephen Butel), l'enfant conçu pour le sauver, mais en vain car incompatible, il est détesté par sa propre mère Junon. Élisabeth (Julie André), la fille aînée, et son brillant mari (Olivier Faliez) partagent cette haine, ils ont littéralement banni Henri des réunions de famille depuis 5 ans. Le dernier de la fratrie, le gentil Ivan (Eric Charon), sa belle femme Sylvia (Hélène Viviès), le neveu alcolo Simon (Jean-Christophe Laurier), et deux petits-enfants, déjà adolescents, complètent cette famille déchirée.

Ils vont se retrouver pour Noël car Junon est malade. Seule une greffe de moelle peut la sauver. Il faut que tous soient présents : Henri fait donc son come-back et sa présence souffle sur des braises qui raniment les passions et les haines.

Arnaud Desplechin, originaire de Roubaix, dissèque avec finesse les relations familiales : secrets refoulés, amours oubliés, colères intestines... Chaque faille est exploitée pour nous permettre d'entrer au cœur de cette cellule familiale dysfonctionnelle. Son écriture est acide et les répliques cinglantes fusent, faisant de ce texte qui a d'abord été un film, une base idéale pour une adaptation théâtrale.

C'est Julie Deliquet et le collectif In vitro qui ont pris possession du texte pour le monter sur les planches mais avec un style bien particulier : on y retrouve quasiment tous les dialogues du film, mais montés différemment. Étonnamment, l'histoire gagne en ampleur et sensibilité. Pendant 2h30, nous voilà dans l'œil du cyclone à regarder cette famille évoluer dans un dispositif bi frontal particulièrement agréable.

Les comédiens sont tous excellents, on assiste à une tranche de vie où chacun à un rôle bien précis. La disposition des meubles sur le plateau et les lumières nous donnent l'impression de changer de décor comme dans un film. Et puis c'est un conte de Noël, l'espoir est là.

Un conte de Noël Théâtre Gérard Philippe (saint-Denis)

Comédie dramatique d'après le film éponyme d'Arnaud Desplechin, adaptation par le Collectif In Vitro, mise en scène de Julie Deliquet, avec Julie André, Stephen Butel, Eric Charon, Solène Cizeron(en alternance Elise Martin), Olivier Faliez, Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy, Marie-Christine Orry, Thomas Rortais, David Seigneur, Hélène Viviès et Jean-Marie Winling.

publié en septembre 2020

Reprise du spectacle joué l'année dernière à l'Odéon, « *Un conte de Noël* » est sur le papier une adaptation théâtrale du film tourné en 2007 par **Arnaud Desplechin**.

Cinéaste clivant, petit-fils génial de la Nouvelle Vague pour quelques-uns, réalisateur intellectuel aux choix esthétiques maniérés pour d'autres, Desplechin ne cache pas son goût pour le théâtre, auquel il consacre son seul film en langue anglaise, « *Esther Kahn* » (2000). Disciple de Jean Renoir, on pourrait dire qu' « *Un Conte de Noël* » est sa « Règle du jeu » à lui.

Il est indéniable que ce « conte de Noël » était marqué, comme le chef-d'oeuvre de Renoir, du début à la fin par la théâtralité et que Julie Deliquet n'a pas eu à bouleverser l'histoire pour la transposer sur scène.

Mieux, en étant obligée de s'en tenir à un décor représentant la maison des Vuillard où se déroule en trois ou quatre jours les fêtes de Noël, Julie Deliquet a pu se défaire des afféteries du film, de ses digressions et même de certaines scènes un peu gênantes comme celles concernant les « arabes » de Roubaix.

Elle a même gommé cette dimension en confiant le rôle de Spatafora, le seul ami qui participe à leur Noël, à **David Seigneur** alors que dans le film, il était joué par Samir Guesmi et qu'on faisait allusion à ses petits trafics.

Paradoxalement, en théâtralisant complètement le film de Desplechin, Julie Deliquet lui donne de l'air, permet à ceux qui ne l'aimaient pas ou qui le trouvaient inutilement compliqué avec sa dizaine de personnages de s'y intéresser... et d'en comprendre les tenants et les aboutissants.

Peut-être aussi que la présence de Catherine Deneuve comme épouse de Jean-Paul Roussillon ajoutait une note d'irréalité. On sait que la star s'est toujours refusée à monter sur les planches et l'associer à un monument du théâtre français laissait perplexe.

Ici, Junon, la mère, est interprétée par Marie-Christine Ory et son mari, Abel, par Jean-Marc Windling. Il n'y a pas de différence d'âge ni de statut. Les deux acteurs construisent un couple aimant crédible, confronté à la déflagration qu'est la maladie et ses conséquences familiales puisque Junon nécessite une greffe et doit trouver un proche compatible avec elle.

C'est cela qui va précipiter toute la famille dans un chaos total, où toutes les rancœurs vont sortir enfin, comme si c'était la condition première nécessaire pour que la mère guérisse.

Très marquée par Tchekhov – on se souvient de son « Vania » – Julie Deliquet commence son « *conte de Noël* » par une longue scène d'exposition que n'aurait pas renié l'auteur de la « Mouette ». Comme pour son « Vania », elle a choisi la bi-frontalité, et le public se sent très proche de cette bataille familiale.

Elle multiplie les morceaux de bravoure au gré des épisodes où sont impliqués successivement tous les personnages. De ce repas très roboratif, elle aurait pu extraire quelques plats pour ne garder que les scènes les plus fortes. Mais, on sent chez elle un plaisir encore juvénile pour « tout » mettre en scène.

Evidemment, le clou du film est « le » conte de Noël», car, chaque année, la famille joue au sens propre un texte. On aura droit à un extrait saignant du Titus de Shakespeare.

Toujours en mouvement, le travail de Julie Deliquet demande des acteurs d'une grande disponibilité et d'une attention de chaque instant. Elle est servie par douze acteurs qui forment vraiment une troupe.

Qu'il s'agisse des trois enfants du couple (**Julie André, Stephen Butel et Eric Charon**), de leur neveu (**Jean-Christophe Laurier**), de leurs petits-enfants (**Solène Cizeron, Thomas Rortrais**), des compagnes ou compagnons de leurs enfants (**Olivier Faliez, Hélène Viviers, Agnès Ramy**), tous sont à l'unisson.

A l'heure où règne le seul en scène, on est heureux de retrouver une « vraie » pièce dans l'adaptation cinématographique d'un film touffu et parfois complaisant. Julie Deliquet a mis la barre très haut pour réussir son pari : fournir un divertissement d'une grande qualité formelle qui, pendant deux heures et vingt-minutes, ne cesse de convaincre.

Une vraie réussite.

Philippe Person

Toute La Culture.

« Un conte de Noël » au Théâtre Gérard Phillipe : Julie Deliquet envoie valser le décorum de la famille bourgeoise dans une pièce déchirante et shakespearienne

Julie Deliquet, la directrice du Théâtre Gérard Phillipe de Saint-Denis, et sa troupe In Vitro, adaptent au théâtre « Un conte de Noël », le film d'Arnaud Desplechin. Une pièce déchirante, aux références shakespeariennes bien trempées, qui dissèque et met à mal avec brio le décorum d'une famille bourgeoise de Roubaix.

publiée le 23 septembre 2020



Junon et Abel Vuillard forment à Roubaix un vieux couple heureux, et encore profondément amoureux, après tant et tant d'épreuves difficiles que la vie leur a réservées. C'est Noël, et, à cette occasion Junon, alors malade d'un cancer, décide de réunir toute sa famille, composée de trois enfants, pour les fêtes de fin d'année. Les retrouvailles familiales ne seront pas des plus clémentes. Le passé douloureux resurgit alors pour mener à la lente déflagration, sous nos yeux, de tout un décorum familial mis à mal par les prises de parole hautement hypertrophiées de chaque membre de la famille fagocités et rongés par les non-dits, par la haine, et l'amour aussi.

Quel plaisir de voir adapter sur scène le film d'Arnaud Desplechin ! Julie Deliquet privilégie un dispositif de salle bi-frontal avec en son centre un plateau reproduisant l'intérieur de la maison des Vuillard. C'est donc un huit-clos qui sera le haut-lieu de la progressive agonie familiale lors de retrouvailles de fin d'année censées être douces et propice au bonheur.

Or, il est question de tout sauf de bonheur. Les parents Vuillard, Abel et Junon, distribuent les honneurs parmi les enfants au sein d'une partition familiale bien réglée autour d'un déjeuner de famille qui tourne au cauchemar. « Ce Noël n'est décidément pas une réussite » pensent-ils tout bas. Et pour cause ! Chacun rentre dans la maison familiale pétris de passions rentrées, de non-dits et de trop-dits qui participent à plonger le spectateur dans une ambiance de débandade et de dérèglement familial au sein d'un huit clos (la référence sartrienne trouve pleinement sa justification ici) qui tourne parfois aux règlements de compte et aux envolées de paroles -qui résonnent comme des sentences définitives pour renvoyer l'autre à son manque d'humanité- aux tons tragiquement shakespeariens. La nuit de famille se fait nuit des rois au sein de la famille Vuillard. On se rappelle le temps qui passe, on mobilise des affects parfois légers mais pourtant destructeurs. Le passé resurgit, et avec lui ses joies, ses peines et ses rancunes. On rend des comptes à propos des êtres chers qui nous ont déçus par leurs vices, par leurs égoïsmes et leur manque de courage.

Julie Deliquet restitue l'ambiance du film de Desplechin avec gravité et brio dans une pièce à la déflagration émotionnelle et sensible qui ne laissera personne, mais alors vraiment personne, de marbre. Si le théâtre est bien un jeu, avec Un conte de Noël c'est la vie qui prend la forme d'un jeu scénique bi-frontal constitué d'échanges de paroles familiales à la fois tendres, assassines et pourtant profondément émouvantes tant celles-ci disent quelque chose d'universel sur ce qui unit et désunit parfois, tout le temps, les êtres pourtant issus d'une même famille.

Loïs Rekiba